

**Edmonton, capitale culturelle du Canada**  
**Rapport final du rapporteur**  
**Sam Varteniuk**

Edmonton est une ville nouvelle. Une ville jeune.

C'est bizarre de parler d'une culture en termes d'années. Mais il est vrai que chaque culture a un âge. Bien que les origines de la civilisation blanche en Amérique du Nord soient européennes et donc accompagnées d'un riche passé, nous avons résolu de repartir à zéro. Nous avons décidé que l'histoire de nos ancêtres n'était qu'un préambule à la nôtre, et que nous ne pouvions pas intégrer directement leurs apprentissages parce que nous ne les avons pas expérimentés par nous-mêmes.

Mais le Canada est jeune, et Edmonton l'est encore plus. En apparence, les gens sont venus au Canada pour des raisons différentes : l'argent, la liberté politique et religieuse, le bien de l'Empire,... Mais en fait, ils cherchaient tous la même chose : des occasions.

Les gens sont venus au Canada pour tenter d'améliorer leur vie. Ils ont dû laisser derrière eux tous ceux qu'ils connaissaient et tout ce qu'ils possédaient pour venir dans cette terre rude et sauvage. Ils n'étaient certains que d'une chose : ils devaient travailler d'arrache-pied pour réussir. Et il leur fallait d'abord survivre, annulant la pertinence de tout le reste, y compris de l'éducation et des arts.

Mais nous avons réussi! Les choses vont plutôt bien, et nous avons un peu d'argent à notre disposition. Nous nous sommes dotés d'infrastructures (écoles, églises, centres communautaires, etc.). Puis il y a les arts, la culture. Bien sûr, ces derniers ont toujours été présents au Canada... que ce soit par l'entremise de la danse traditionnelle organisée par un fermier ukrainien dans son étable ou grâce à la cornemuse jouée par un Écossais dans un pub! Toutefois, cette culture était surtout celle des générations précédentes, et cela sautait aux yeux qu'elle venait d'ailleurs, d'un endroit plus « vieux ».

Il arrive parfois que les membres d'une société jeune et accomplie se disent : « Nous avons bien réussi! Cette terre n'est plus seulement l'endroit où nous devons travailler d'arrache-pied et tenter d'améliorer nos vies, c'est notre foyer. ». Et c'est ce qui les pousse à faire de ce foyer un endroit extraordinaire. Les arts et la culture venus d'ailleurs ne font alors plus que rappeler aux gens ce que leurs ancêtres ressentaient pour leur pays d'origine, et leur faire comprendre qu'ils pourraient donner l'occasion à leurs descendants d'éprouver le même sentiment, de se sentir chez eux.

Certains, comme M. Joe Shoctor, ne connaissaient pas bien l'art, mais comprenaient que la ville devait offrir un endroit où les artistes pourraient laisser libre cours à leur inspiration. La famille Hole ne connaissait rien du processus de production d'une pièce de théâtre, mais elle comprenait que les pièces devaient être écrites et mises en scène par des gens d'ici, pour

que les spectateurs d'ici puissent s'y identifier comme Canadiens, comme Edmontoniens et pour rendre la scène artistique locale différente de partout ailleurs.

Je vous raconte tout cela parce que quand j'ai entendu parler du programme « Edmonton capitale culturelle », j'ai d'abord trouvé le concept superficiel. J'estimais que les créations artistiques étaient l'expression du vécu des artistes, de leur souffrance. Il s'agissait des souvenirs impérissables, douloureux ou heureux, d'une culture ancienne et vénérable. La culture constituait, à mon avis, un prix d'excellence décerné à un peuple à la suite de ses nombreuses réalisations, et non une décoration qui pouvait être achetée avec une subvention de deux millions de dollars.

Mais en y pensant bien et en me renseignant davantage sur les divers types de production culturelle provenant des différentes nations, j'ai commencé à comprendre que ma critique initiale était caractéristique de l'opinion d'une personne vivant dans une nation dont la culture est jeune.

La ville d'Edmonton n'est pas la première à essayer de se distinguer au niveau culturel et artistique. À la fin du 16<sup>e</sup> siècle, la Reine Elizabeth a décidé que l'Angleterre devait se forger une forte identité qui lui serait propre. Elle a donc contribué à l'atteinte de cet objectif en instaurant un généreux système de mécénat. Dans le cas des États-Unis, c'est la folle industrie du film des années 1930 qui a contribué grandement à la création d'une identité nationale. Quant à l'Irlande et à l'Écosse, bien que la plupart des gens savent maintenant que ces nations forment des institutions culturelles extrêmement différentes de l'Angleterre, elles ont pendant longtemps dû s'efforcer pour que leur culture ne passe pas inaperçue, cachée dans l'ombre de la géante Grande-Bretagne, et se battre pour que leur unicité soit reconnue.

Je me souviens d'une conversation que j'ai eue, il y a longtemps, avec un musicien qui travaillait et créait dans l'Ouest canadien depuis près de 30 ans. Au fil de nos discussions, il a compris que je n'étais pas originaire d'Edmonton et m'a demandé d'où je venais. J'ai hésité un peu, parce que les gens réagissent parfois mal quand je leur dis que je viens d'une ville ontarienne située à une heure seulement de Toronto.

« Toronto est une ville bien, a-t-il rétorqué. J'y suis allé. Les gens sont bien, la scène artistique aussi. »

« J'ai rencontré des gens d'ici qui croient que les résidents de Toronto lèvent le nez sur ceux d'Edmonton, qu'ils se croient meilleurs », lui ai-je répondu.

« Tu sais ce que c'est, a-t-il poursuivi. C'est le sentiment d'infériorité. Il y a environ 20 ans, les gens de Vancouver avaient un énorme complexe d'infériorité, mais depuis que l'industrie du film a pris leur ville d'assaut, ils ont réussi à se créer leur propre identité. »

« Tu dois avoir hâte que cela arrive à Edmonton », ai-je supposé.

« Non, a-t-il répliqué. Dès que ça arrive, je déménage à Regina! »

Cela représente peut-être un avantage pour Edmonton. Nous n'avons pas été précédés par des siècles d'artistes qui auraient défini qui nous sommes ainsi que ce que nous faisons et pour quelle raison. Par exemple, le dramaturge d'Edmonton qui s'attarderait à souhaiter la présence de confrères et de consœurs pour s'inspirer de leurs œuvres devrait réaliser que certains scénaristes anglais doivent se dire qu'au contraire, ils préféreraient ne pas avoir autant de compétition. Certains artistes sont peut-être jaloux du fait que nous nous sentons à la dérive sur l'océan de la culture, alors qu'ils sont fermement ancrés dans un port qui n'a pas changé depuis des siècles.

Quel est le problème si nous décidons d'investir de l'argent dans la culture? Cela n'a-t-il pas toujours fonctionné ainsi? Les arts ne sont-ils pas que le reflet d'une culture dont les membres ont le temps et les moyens de se préoccuper d'autre chose que de leurs besoins primaires?

L'art et l'argent ont toujours été liés. L'art naît lorsqu'une culture riche décide d'utiliser ses surplus à bon escient. Il faut faire une distinction entre la quantité de ressources (commerces, agriculture, finances, etc.) et la qualité de vie (arts, culture, sport, politique, etc.). Les premières sont nécessaires au bon fonctionnement d'une société alors que les secondes nous aident à donner un sens à ces ressources, ainsi qu'à les apprécier, à les critiquer et à les modifier au besoin.

Il ne faudrait pas oublier que le *David* de Michel-Ange a été commandé par la Guilde des Lainiers, de Florence. Et la *Mona Lisa* par un riche marchand! Mozart a quant à lui reçu 100 ducats pour composer *Don Giovanni*. Certaines des plus importantes œuvres d'art ont été achetées, et les personnes qui les commandaient donnaient parfois des directives très précises à l'artiste, concernant le sujet de l'œuvre et son exécution.

La dernière année a grandement profité à la scène artistique d'Edmonton. Et je dois préciser qu'au cours des huit dernières années que j'ai passées ici, j'ai constaté que la ville affichait en été de plus en plus de manifestations artistiques et de festivals intéressants. Cela m'a surpris, car je viens du sud de l'Ontario, où les gens sont un peu blasés par rapport à la culture. J'étais étonné que les gens viennent en grand nombre au Street Performers Festival, au River City Shakespeare Festival, au Folk Festival, au festival « Taste of Edmonton », au Festival du patrimoine... et ils ne faisaient pas qu'assister aux spectacles! Il y avait en fait des listes d'attente pour être bénévoles à ces manifestations.

Alors, il est peut-être vrai que l'année au cours de laquelle Edmonton aura porté le titre de capitale culturelle du Canada est passée inaperçue à cause du nombre important de

manifestations artistiques déjà organisées l'été. Ce n'est qu'en parlant aux artistes et aux administrateurs artistiques de la collectivité qu'il devient évident que le programme « Edmonton capitale culturelle » était non seulement visible, mais également fascinant, professionnel et impressionnant. J'ai constaté, après avoir interrogé plusieurs personnes, que les spectateurs ont grandement apprécié les présentations des conférenciers invités, notamment celle de Yann Martel.

Ces constatations m'ont permis de réaliser que les manifestations artistiques populaires auprès du public sont rarement celles que je trouve innovatrices et originales, comme artiste et diffuseur artistique. Pour ma part, ce sont les nouveautés qui m'ont le plus intéressé : le festival de poésie, le retour du First Night Festival ainsi que le programme de subventions et tous les projets qui ont été créés grâce à celui-ci. Toutefois, ce qui fascinait le plus les Edmontoniens était qu'une personnalité publique, une personnalité publique canadienne que plusieurs d'entre eux connaissaient, viennent les visiter dans leur ville. Et pas une visite comme les autres, par exemple un concert de David Bowie dans une vaste salle de spectacles sans aucune intimité! Non cette personnalité allait s'adresser directement à eux, répondre à leurs questions et engager un dialogue avec eux. Leur réaction m'a fait comprendre que les artistes sont parfois obsédés par la recherche de la nouveauté, à un tel point qu'ils en oublient de respecter les formes d'art plus établies.

Voici l'histoire quelque peu ironique d'une jeune femme qui travaillait au sein d'un groupe qui a reçu une subvention du programme « Edmonton capitale culturelle » (PECC). On lui a demandé d'assister à plusieurs réunions tenues par le PECC au nom de son organisme, avec des représentants d'autres organismes récipiendaires. Le but de ces rencontres était de cerner les problèmes liés au programme et de favoriser les discussions. Cette jeune femme affirme s'être sentie un peu délaissée pendant les réunions puisque ces dernières portaient principalement sur les artistes mieux établis. C'était comme un jeu de « Qui est cette personnalité? » de la communauté culturelle d'Edmonton ou encore comme à l'école secondaire, où les plus populaires occupaient un coin de la classe alors que les autres se sentaient ignorés. Cette attitude était même permise par les employés du PECC. Les artistes établis pouvaient parler plus longtemps que les autres en raison de leur statut, et ils se donnaient même le droit de raconter leurs problèmes personnels, ce qui empêchait le groupe de travail d'avancer.

N'est-ce pas ironique que les responsables d'un programme de subventions visant à donner la parole aux artistes moins connus laissent une hiérarchie de la sorte s'installer? Le PECC a aussi refusé de subventionner plusieurs importants organismes à vocation artistique, délibérément ou non (lorsque la Ville d'Edmonton s'est aperçue de la situation, la plupart de ces organismes avaient déjà établi leur programmation pour la saison 2007-2008). Edmonton a toujours profité de la présence d'artistes émergents, innovateurs et anticonformistes, il aurait donc été logique que le PECC porte principalement sur eux. De plus, les artistes indépendants de la région ont un magnifique sentiment d'appartenance à leur communauté : ils se connaissent, s'échangent des renseignements et s'entraident autant

que possible. Il est dommage de constater que cette attitude n'ait pas été mise à l'avant-plan par les organisateurs du PECC pendant les rencontres.

Le principal défi auquel doivent maintenant faire face les artistes d'Edmonton est de déterminer s'ils souhaitent demeurer marginaux ou adopter un style plus classique. Voulons-nous que notre culture soit définie par de super petites salles de théâtre comme le Azimuth? Ou voulons-nous devenir davantage comme Calgary, avec des établissements de renommée internationale présentant des pièces de théâtre acclamées partout dans le monde? J'aurais tendance à favoriser la première possibilité, mais je comprends mieux pourquoi certaines personnes préfèrent le type de théâtre professionnel et de grande envergure présenté au Citadel. Je suis maintenant d'avis qu'il est essentiel que chaque ville possède ces deux types d'établissements, mais je continue à croire qu'Edmonton doit être fière de ses racines plus primitives. Les pièces théâtrales des dramaturges edmontoniens, au style un peu moins raffiné, atteindront les grandes scènes du monde plus rapidement grâce à l'homogénéisation de la culture que si les dramaturges s'efforçaient d'y présenter eux-mêmes leurs œuvres. N'oublions pas que toutes les grandes traditions artistiques ont eu des débuts modestes! Ce n'est pas au Winspear Centre que notre culture s'est formée... Cette salle est un musée, un endroit où des spectacles déjà populaires sont présentés à un public conquis d'avance.

À mon avis, ce sont les délais imposés, autant aux organisateurs des manifestations qu'aux artistes demandant des subventions, qui représentent le point fort du programme « Edmonton capitale culturelle ». Cette détermination à vouloir propulser les artistes vers la réussite est, selon moi, le plus grand accomplissement du programme « Edmonton capitale culturelle ». Comme un parent pour son enfant, le PECC a encouragé les artistes, leur a demandé l'impossible avant de les laisser cheminer par eux-mêmes vers le succès.

Les résidents d'Edmonton savaient qu'ils vivaient dans une capitale culturelle du Canada... Tout le monde en parlait! Et je suis certain qu'ils continueront à le croire même lorsque le programme sera terminé. Tout ce que j'espère, c'est que les artistes d'Edmonton s'inspireront de la dernière année pour continuer à créer. J'espère que l'attention qui a été portée sur leur ville incitera les Edmontoniens à cesser de se comparer avec les résidents de Toronto, de New York, de Londres ou de Calgary. J'espère qu'ils continueront à assister en grand nombre aux manifestations artistiques organisées, et que chaque semaine, une nouvelle compagnie théâtrale indépendante verra le jour. J'espère que davantage de petites salles de théâtre comme le Azimuth seront construites, pour appuyer et conseiller les jeunes artistes, et les encourager à nous raconter leurs histoires. J'espère que nous serons si préoccupés, émus ou fâchés par ce qui se passe dans notre propre ville que nous n'aurons plus le temps de nous soucier de ce que les autres pensent de nous.

Sam Varteniuk

Rapport du rapporteur – Sam Varteniuk

PAGE 1